

Ce livret d'instantanés sur Paris a été composé et monté au gré des flâneries, tel un court-métrage en gardant à l'esprit et au cœur la focale lucide du cinéaste russe, Andreï Tarkovski, dans son livre *Le Temps scellé* : « Le lecteur d'un poème haïkaï [ancienne dénomination du haïku] doit s'ouvrir à lui comme à la nature, s'y plonger, se perdre dans ses profondeurs comme dans le cosmos, où il n'existe ni haut ni bas. » La poésie de la Ville, c'est l'échappée belle, c'est la musarderie sens dessus dessous, résurgence d'un vieil instinct migratoire. À l'image de la poésie du haïku, la Ville se révèle moins vaste que profonde (épaisseur mythique, sédimentation de la mémoire) et ainsi devient-elle Cité habitable : l'*Urbs* se fait *Civitas* et la poésie s'improvise boussole, plus sûre qu'un passe Navigo. La capsule temporelle du haïku prolonge ces minutes d'affût comme en offrent les voix des *Cris de Paris* où chantent – en suspension – des figures de songe aussi allusives que des alouettes urbaines et des martinets aiguillonnant nos signes humains. Et si un oiseau vient à se poser, un instant, sur la tête sonore du lecteur, c'est de bon augure : *poésique* à plaisir ! Allez, lecteur flâneur des trois rives du haïku, « Un peu de courage. Encore quatre syllabes, encore trois. » (Fargue). Encore un pas, et deux, et trois...

Roland Halbert

